

PAGES

MANQUANTES

LA

SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

10^{ME} ANNÉE. SAMEDI, 5 NOVEMBRE 1892. VOL. XX, No 19

SOMMAIRE :

I Vingt-deuxième dimanche après la Pentecôte. — II Sort des enfants morts sans baptême. — III Cathéchisme laïque. — IV La lampe rallumée. — V La Compagnie de Jésus. — VI M. Xavier Marmier. — VII Les progrès du catholicisme en Angleterre. — VIII Les Frères de la Charité, l'École de Réforme de Montréal (suite). — IX Chronique. — X Aux prières.

VINGT-DEUXIEME DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

« Maître, est-il permis de payer le tribut à César ? »

I. Ceux qui posèrent cette question insidieuse au divin Maître avaient bien moins l'intention de s'instruire qu'ils en avaient de tourner contre lui-même ses propres réponses. Ils réalisent à leur insu ce texte prophétique : « Leurs paroles sont des paroles de paix, et leurs cœurs sont pleins d'artifices (Ps. XXXIV). » Insensés et aveugles, ils sont en face de la Vérité même, et au lieu d'écouter avec une foi humble les enseignements sacrés, ils ne se préoccupent que de leurs opinions, de leurs préventions et de leurs intérêts. Combien de consciences fausses apportent ces mêmes dispositions d'esprit dans l'étude de la religion ! On soulève des nuages pour obscurcir la lumière ; on s'attache aux difficultés qui n'existent que dans la raison humaine, pour avoir un motif de rejeter la vérité. Les bons esprits ne prétendent pas sonder tous les mystères ; ils connaissent cette parole que Jésus Christ a dite à ses apôtres : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire,

mais vous ne pouvez les comprendre présentement.» La science chrétienne n'est pas donnée à ceux qui n'y cherchent que les satisfactions de leur curiosité. C'est dans la vie pratique, et non dans les théories, que toutes les questions s'éclaircissent au temps opportun.

II. Les vaines subtilités des pharisiens, se retrouvent sous diverses formes dans les dévotions mal entendues. Il y a des esprits, même parmi ceux qui aspirent à la perfection, qui s'attachent aux minuties de la morale, bien plus qu'aux points fondamentaux de la piété. Ils sont consciencieux jusqu'à l'excès dans les petites choses, et relâchés dans les devoirs essentiels ; ils scrutent avec inquiétude, comme dit Bossuet, la délimitation des péchés mortels et véniels, et ne songent point à perfectionner la foi, l'espérance, la charité et les autres vertus évangéliques.

Laissons aux pharisiens les questions frivoles, et servons notre bien-aimé Maître avec de grands cœurs, avec une conscience droite, avec un amour généreux.

SORT DES ENFANTS MORTS SANS BAPTEME

En réponse à une question qui nous a été posée touchant le sort des enfants morts sans baptême, nous ne croyons pouvoir mieux résumer l'enseignement des théologiens qu'en citant la page suivante de la belle conférence du P. Monsabré sur le baptême (1).

« Messieurs, votre raison me prépare une objection à laquelle j'ai déjà répondu et qu'il faut entièrement liquider aujourd'hui. Il s'agit des enfants qui, ne pouvant former aucun désir et n'ayant pas d'autre péché que celui de leur origine, sont surpris par la mort avant que le sacrement les ait régénérés. S'ils sont tués en haine du Christ, le martyr les sauve, et l'Eglise peut saluer, avec attendrissement, dans les cieux, les tendres fleurs que la persécution a moissonnées. Mais ils sont rares, parmi les enfants, ces privilégiés du Baptême de sang ; tandis qu'une foule immense s'en va, par la faute d'un seul, aux abîmes éternels, et l'Eglise, sans pitié pour leur âge et leur impuissance, n'hésite pas à écrire

(1) Carême de 1883, page 187.

sur leur front ce mot sinistre qu'on lit sur le front des maudits :
Damnation !

Messieurs, pas d'imagination, je vous en prie ; ne vous effrayez pas d'un mot, sans en bien comprendre le sens. Ce mot, je ne le retire pas. Le sort des enfants morts sans Baptême est une véritable damnation, parce qu'il est l'effet d'une malédiction prononcée sur la race humaine, dans la personne de leur premier père. Mais, sachez-le bien : il y a damnation et damnation.

Celui qui entre dans son éternité après une vie coupable, close par l'impénitence, est damné, c'est-à-dire condamné à ne jamais voir ni posséder le bien suprême qui devait le béatifier à jamais. Ce bien, il le connaît ; il sait qu'il en est privé par sa faute et il mesure toute l'horreur de cette privation. Un désir immense de bonheur le tourmente, et ce désir, toujours inassouvi, le plonge dans une tristesse désespérée qui le tuerait, s'il n'était immortel. Il ne peut pas jouir du grand bien de sa nature que le péché n'a pu détruire, parce que ce grand bien, dont il a abusé, en appelle un autre que Dieu lui a révélé pour le punir ; parce que le supplice des sens profanés par l'iniquité s'ajoute aux inexprimables tortures de l'âme. Et le comble de son malheur, c'est de toujours se dire à lui-même : Je l'ai voulu ! et de toujours maudire la vie à laquelle il tient, et dont se repaît l'éternelle mort qui le ronge.

Ah, j'en conviens, si tel était le sort des enfants morts sans baptême, vous auriez raison d'accuser Dieu d'avoir oublié sa bonté dans l'institution de ce sacrement. Mais, rappelez vous, je vous prie, la belle et touchante doctrine de saint Thomas que je vous ai exposée. « Les enfants qui n'ont pas reçu la grâce de la régénération sont damnés, c'est vrai, puisque la sentence portée contre la nature déchue les condamne à ne jamais voir Dieu face à face, à ne jamais jouir des délices de cette contemplation. Mais, ignorant qu'ils ont été faits pour ce grand bonheur, dont ils n'ont jamais entendu parler, comment souffriraient-ils de sa privation ? Si Dieu le révèle à ceux qui auraient pu s'y préparer de loin, par le bon usage des dons de la nature, sa bonté lui interdit le jeu cruel de décevoir de pauvres petites âmes dont les facultés ne se sont jamais éveillées. Qu'il ne leur montre pas les splendeurs de son essence, soit ! Mais il leur est uni par la participation de ses perfections, qu'il leur fait connaître dans l'excellence de leur nature, les beautés de la création, et, peut-être,

la visite des anges et des saints, qui viennent les caresser et les instruire. Aucun reproche, aucun regret, aucune douleur, ne les empêchent de jouir des douceurs de cette connaissance, dont ils sont trop heureux pour qu'ils puissent songer à autre chose qu'à louer Dieu et à le bénir de les avoir créés. » Mères chrétiennes, qui les avez enfantés, regrettez qu'ils ne soient pas des anges, mais ne les plaignez pas d'un malheur imaginaire, puisqu'ils vous remercient de leur avoir fait don de la vie. Et vous, Messieurs, cessez de les comparer dans votre pensée, aux éternels proscrits qui font retentir l'enfer de ce cri désespéré : Maudit soit le jour où je suis né ! et ne troublez pas, par d'injustes récriminations, le paradis de leur nature tranquille et satisfaite. Rentrez plutôt en vous-mêmes, et craignez l'effroyable damnation à laquelle vous vous exposez, si vous êtes infidèles à la grâce de votre baptême. Cette grâce, vous la devez à l'insinie bonté de Dieu. Remerciez le, et dites avec l'Apôtre : « C'est par sa miséricorde que nous avons été sauvés dans le bain de la régénération : *Secundum suam misericordiam salvos nos fecit per lavacrum regenerationis.* » (1)

CATECHISME LAIQUE

Ce n'était pas ass z d'avoir des écoles laïques et des hôpitaux laïques, on veut maintenant avoir en France un catéchisme laïque. Déjà, du reste, il a été question de sacrements laïques, de baptêmes laïques, etc.

Voici un catéchisme dont la distribution est autorisée par le gouvernement dans les écoles publiques. Ce petit livre dont le titre exact est : *Manuel d'instruction laïque* est approuvé par le conseil municipal de Paris. Nous en citons quelques lignes qui feront juger de tout le reste.

Q. — Qu'est-ce que Dieu ?

R. — Nous n'en savons rien. Ce mot Dieu ne signifie rien, ne veut rien dire. Nous n'avons à nous occuper, dans la vie, ni d'un principe supérieur, ni de la cause première, ni de la destinée finale. Ce sont toutes choses dont nous ne pouvons rien savoir.

Q. — Il ne faut donc pas croire en Dieu ?

(1) Tit., cap. III. 5.

R. — Il n'y a pas à s'en occuper autrement.

Q. — Qu'est-ce que Jésus-Christ ?

R. — Un homme. Son aspect n'était pas beau.

Q. — Où est-il né ?

R. — On croit qu'il naquit à Bethléem.

Q. — Quelle était sa famille ?

R. — Son père était un artisan pauvre et chargé de famille ; la mère de Jésus, les livres Orientaux qui seuls en parlent, la représentent comme une femme de mœurs légères ayant eu six enfants.

Q. — Abusa-t-il sciemment le peuple ?

R. — Peut-être.

Autant de mots, autant de blasphèmes.

Voilà donc ce que l'on met entre les mains des enfants, pour remplacer les catéchismes que l'on interdit. L'auteur de ce livre est un M. Edgard Monteil. Le gouvernement français l'a décoré.

LA LAMPE RALLUMÉE

Ce fut là-bas, là-bas... au bout d'une falaise,
Où le vent souffle fort, où la mer joue à l'aise,
Où la mer joue et rit, brille et dort, mais souvent
Danse, bondit, galope aux caprices du vent,
Sur le roc qui la brise et que le flot échancre,
Dans le ciel, noir ou bleu, comme un navire à l'ancre,
Se dressait, sous la croix, l'humble égise du lieu,
Vaisseau qui, dans ses flancs de granit, porte Dieu.
Les mouettes séchaient leurs ailes sur le faite ;
Quand sa cloche chantait son angelus de fête,
Tintait le glas des morts ou des agonisants,
Les pêcheurs l'entendaient par delà les brisants,
Et disaient, découvrant leur front pour la prière :
« Dieu nous parle là-haut, de ce grand mâit de pierre !
« Il nous garde. Au retour, nous l'en remercierons,
« A l'œuvre. » — Et tous jouaient gaiement des avirons.
On entendait la cloche, en mer calme, à deux lieues,
Quand l'écume frisait d'argent les lames bleues.
Mais quand les flots roulaient dans l'abîme entr'ouvert,
Roulaient et se tordaient comme un long serpent vert ;
Quand l'éclair déchirant le ciel noir d'étincelles,
Que l'orage en hurlant, ballottait les nacelles,
Les poussait au hasard comme on pousse un jouet ;
Sur le flanc des écueils les broyait, les clouait,

Dans ce fracas du ciel et des eaux affolées
 La cloche eût vainement secoué ses volées.
 La mer porte, aujourd'hui, sous le ciel noir ou bleu,
 Sa ceinture de tours aux diamants de feu :
 Les lames à leurs fronts, les écueils à leurs crêtes,
 Allument dans la nuit d'éclatantes aigrettes ;
 Et les phares, tournant comme un grand vol d'oiseaux,
 Fendent de blancs sillons les plis obscurs des eaux.
 Aucun fanal jadis n'éclairait ces parages ;
 Pourtant dans le soir calme et dans les nuits d'orages,
 Les pêcheurs, à travers le brouillard ou l'azur,
 Consultaient du regard un fanal toujours sûr.
 Ils cherchaient, ils voyaient, ils aimaient une flamme,
 Qui dirigeait leurs courses et leur parait à l'âme :
 Ils prenaient pour étoile, unique au firmament,
 La lampe qui brûlait près du Saint-Sacrement.
 L'église était leur phare ; et les yeux sur l'église
 Ils tournaient les écueils sans bouée ou balise,
 Tiraient une bordée, entraient dans un chenal,
 Et mettaient hardiment le cap sur ce fanal.
 Or, un soir de septembre, ils étaient tous au large,
 Et filaient droit au bord, ramenant une charge,
 Lorsque soudain le vent fraîchit, l'éclair brilla,
 Et, sous l'éclair, le flot qui dormait s'éveilla ;
 L'ouragan abattait les mâts, trouvait les toiles
 Et du ciel ébranlé balayait les étoiles :
 Mais au fond, tout au fond de cet horizon noir,
 La lampe de l'autel, blanche étoile du soir,
 Brillait ; et les pêcheurs à son feu qui scintille,
 Marchaient, luttaient, guidaient sur elle leur flottille,
 Chantaient d'un air joyeux l'*Ave, Maris Stella*,
 Et disaient : « En avant ! le vrai Pilote est là ! » —
 Tout à coup, plus de feu lointain. — L'orage augmente,
 Et la grêle s'ajoute à l'horrible tourmente :
 Sur l'église, bien vieille, hélas ! les lourds grêlons,
 Tombent, tombent, brisant les vitres et les plombs ;
 Le vent siffle au travers de l'étroite verrière ;
 La lampe de l'autel s'éteint... Plus de lumière,
 Plus de but, plus de guide à l'horizon. — Les flots.
 Coursiers échevelés, aux effrayants galops,
 Vont, viennent au hasard, jetant à l'aventure
 Les matelots tremblants, les barques sans mâture ;
 Mais ces chrétiens priaient, criaient : *Miserere !*
 Entre deux soubresauts, leur regard effaré
 Cherchait encor, cherchait cette flamme bêtele ;
 Ils espéraient encor, jusque dans l'agonie.

Croire, c'est espérer : ils croyaient fermement.
 A chaque éclat de foudre, à chaque grondement
 Ils se signaient le front de la croix ; mais l'orage
 S'acharnait à leur perte et redoublait de rage ;
 Les pauvres gens peinaient, haletants et sans voix,
 Quand un mousse debout, s'écria : « Je la vois !
 « La lampe de l'église a retrouvé sa flamme... ! »
 Et tous la saluaient du regard et de l'âme ;
 « Miracle ! disaient-ils ; Dieu lui-même apparaît
 « Miracle ! »

C'était bien un miracle, en effet.

La foudre qui grondait et broyait leurs nacelles
 Enveloppait aussi l'église d'étincelles,
 Elle avait fleuré le clocher et la croix,
 Et l'autel ; sillonné deux solives ou trois ;
 Noirci, mais sans dommage, une stalle de chêne...
 Sur la lampe, en suivant les anneaux de la chaîne
 Une étincelle avait jailli, malgré le vent,
 Auprès du tabernacle, auprès du Pain vivant,
 La lampe flamboyait à travers l'ombre austère.
 Le feu du ciel avait accompli ce mystère :
 Et les pécheurs guidés par son rayon lointain
 Aux pieds de l'humble église accostaient le matin.

LA COMPAGNIE DE JESUS

Voici les noms des généraux de la Compagnie de Jésus depuis sa fondation :

Ignace de Loyola, espagnol, 1541 ; Jacquez Lainez, espagnol, 1558 ; François de Borgia, espagnol, 1565 ; Everard Mercurian, belge, 1572 ; Claude Aquaviva, italien, 1580 ; Mutieus Vitelleschi, italien, 1615 ; Vincent Carafa, italien, 1643 ; Francesco Piccolomini, italien, 1649 ; Alessandro Gotifredo, italien, 1651 ; Goswin N'ckel, allemand, 1652 ; Jean-Paul Oliva, italien, 1664 ; Charles de Noyelle, belge, 1681 ; Thyrsé Gonzalez, espagnol, 1686 ; Michel-Ange Tamburini, italien, 1708 ; François Retez, bohémien, 1730 ; Ignace Visconti, italien, 1750 ; Louis Centurioni, italien, 1755 ; Laurent Ricci, italien, 1757.

L'Ordre fut supprimé en 1757. Après le rétablissement de l'Ordre, les généraux furent :

Taddé Bözogowski, polonais, 1805 ; Louis Fortis, italien, 1820 ;

Jean Roathaon, hollandais, 1829 ; Pierre Beckx, belge, 1853 ; Antoine Marie Anderledy, suisse, 1887 ; Louis Martin, espagnol, 1892.

Il est intéressant de connaître à ce sujet l'organisation et le nombre des religieux de cette illustre Compagnie.

La dernière statistique établit qu'elle comprend 12,947 religieux. Ces religieux sont répartis en cinq assistances qui, elles-mêmes, sont subdivisées en provinces.

Ces cinq assistances sont : Italie, Germanie, France, Espagne, Angleterre.

L'assistance d'Italie est composée de cinq provinces comprenant 1764 religieux.

L'assistance de France comprend quatre provinces comptant 2863 religieux.

L'assistance de Germanie se compose de quatre provinces et comprend 3470 religieux.

Dans l'assistance d'Espagne il y a cinq provinces et 2570 religieux.

Il y a sept provinces dans l'assistance d'Angleterre et 2306 religieux.

M. XAVIER MARMIER

Nous voulons parler encore de cet ami dévoué des Canadiens qui vient de s'éteindre à Paris dans le repos d'une belle mort chrétiennement attendue et acceptée. M. Nemours Godré qui le connaissait intimement lui a consacré dans *l'Univers* une touchante notice.

M. Xavier Marmier, dit-il, a bien été, comme on dit, le fils de ses œuvres. Il avait débuté tout jeune dans les voyages et la littérature. A ving-deux ans, le bâton du touriste à la main, la poche légère, il était parti pour l'Allemagne, pour la Saxe, où il resta le temps d'apprendre un peu l'allemand et de rapporter un volume : *Choix de paraboles de Krummacker*, qui eut en librairie un succès modeste mais réel. Encouragé, notre auteur se jette à fond dans la littérature. Coup sur coup, il apprend l'islandais, le russe, le suédois, l'anglais. Coup sur coup, il publie ses *Etudes sur Gaelle, Langue et Littérature islandaises, Histoire de l'Islande, Lettres sur le Nord, Chants populaires du Nord*.

Ce sont là les premiers ouvrages qui ont commencé la réputation de M. Marmier. Le monde des lettrés et des lecteurs prit goût à ce voyageur qui voyageait pour tout de bon, qui voyait si juste, qui racontait si bien. On était charmé de cette sincérité, de cette bonhomie qui ne manquait point de malice, de cette bonté qui savait à l'occasion être sévère, de cette parfaite distinction d'esprit et de langage. Les éditeurs accueillaient avec faveur les travaux du voyageur. Les salons — il y en avait en ce temps-là — s'ouvrirent avec empressement devant l'homme du monde qui rappelait à tous ce qu'on a toujours appelé en France un « galant homme. »

L'écrivain ne songea d'ailleurs pas à se reposer. Et presque chaque année c'était un nouveau voyage ou un nouveau volume. On sait la part qu'il avait prise à l'expédition de la *Recherche* dans les mers du Nord. Il voulut visiter le nouveau monde, et ce voyage nous a valu d'intéressants travaux sur les Amériques et les Antilles, de gracieux tableaux de ces pays lointains, des pages émues sur les souvenirs que la France a laissés là-bas. L'écrivain non plus n'a pas été oublié dans les pays où l'on aime la France. On l'a bien vu ce matin à la belle couronne qui, parmi tant d'autres, ornait le cercueil : « A Xavier Marmier, les Canadiens. »

Puisque nous parlons de l'écrivain, n'oublions pas de rappeler que M. Marmier avait abordé avec succès la littérature d'imagination. Ses *Mémoires d'un Orphelin*, son *Histoire d'un pauvre musicien*, *Gazida*, *Hélène et Suzanne*, ses *Voyages et aventures de Nils*, ses *Perce-Neige* ses *Fiancés du Spitzberg* surtout ont honnêtement charmé des générations de lecteurs.

En 1871, l'Académie accueillait M. Marmier parmi ses membres, et à l'occasion de sa réception l'écrivain franc-comtois fit allusion, dans une page superbe et émue, aux malheurs de l'année terrible et aux espérances de l'avenir. Il a connu d'autres tristesses. L'unité littéraire de sa vie n'a point été dérangée par le flot de révolte et de scandale qui a passé, qui n'a pas fini de passer encore sur la pauvre France. Il est resté fidèle au culte de la vieille patrie, au respect des traditions, au goût de toutes les nobles choses du cœur et de l'esprit.

Voilà l'homme que ses parents, que de nombreux amis accompagnaient ce matin à l'église Saint-Thomas d'Aquin. On était loin du tapage et du vacarme d'un théâtral cortège qui, il y a quelques jours, conduisait à travers les rues de Paris un autre académicien. Celui là, arrivé à la renommée et au succès par le scandale, a disparu dans le dernier scandale d'une apothéose officielle. Rien de lui ne reste qu'un

souvenir de scandale. M. Marmier laisse après lui un nom universellement respecté et honoré ; les pleurs de ses parents et amis ont été toute la pompe de son cortège. Les bénédictions des pauvres, qu'il a secourus d'un large et dernier bienfait, chantent ses louanges.

Malgré la simplicité voulue des funérailles, un grand nombre de confrères de l'éminent académicien avaient tenu à assister à ses obsèques. On y voyait aussi beaucoup de personnages connus de l'art, de la politique et de la littérature. C'est son vieil ami M. le curé de la Madeleine qui a dit l'absoute. L'éminent écrivain, l'honnête homme qui, dans son passé littéraire, n'a point à rougir ni d'une mauvaise page ni d'un mauvais livre, a eu des obsèques dignes de lui. Elles ont été, elles sont la consolation de sa famille et de ses amis.

Nous avons eu nous-mêmes l'avantage de connaître l'éminent écrivain. Il ne voyageait plus alors, mais il étudiait toujours, il écrivait, recueillait des pensées éparses dans ses livres, et rééditait quelques-unes de ses œuvres.

Il était d'une affabilité charmante. Il aimait à se rendre le témoignage qu'il ne laisserait pas une ligne qui blessât la vertu. Volontiers il parlait de la religion et respectait profondément les pratiques de la piété chrétienne. On lui avait un jour offert un beau scapulaire de la très sainte Vierge, qui venait du Canada ; il l'avait accepté avec reconnaissance et avait promis de le porter.

Il était aussi charitable que modeste, et il l'a bien prouvé par cette clause de son testament :

Au service religieux de Paris, nulles invitations officielles, nuls décors, nuls discours ; le convoi le plus simple (convoi des pauvres). Après le service, mon corps sera transporté à Pontarlier où aura lieu l'inhumation. Une somme de 2,000 francs sera remise à M. le curé pour être distribuée aux pauvres de ma paroisse.

De tous les pays qu'il avait visités, le nôtre était sans aucun doute celui dont il avait gardé le meilleur souvenir. Il en suivait avec intérêt tous les événements ; il faisait des vœux pour sa prospérité, pour la conservation de sa langue et de sa foi ; il en parlait avec la joie qu'on éprouve à parler d'un être aimé. Aussi son nom restera-t-il parmi nous en grand honneur.

M. Mézières a exprimé dans un journal de Paris le sentiment de tous les Canadiens quand il a dit : « *Ce sont des cœurs fidèles, ils n'oublieront jamais leur vieil ami !* »

LES PROGRES DU CATHOLICISME EN ANGLETERRE

Voici les observations faites récemment par un voyageur sur l'état des esprits en Angleterre.

Le clergé de l'église officielle tend de plus en plus à imiter les formes extérieures de la liturgie catholique. Il est telle église anglicane, à Londres, que l'on prendrait aisément pour une église catholique, si l'on n'était au courant des idées régnantes. On y trouve un chemin de croix, un confessionnal, une statue de la sainte Vierge, devant laquelle brûle une lampe. Le dimanche, sauf l'usage de la langue anglaise, l'office ressemble à la messe. Le célébrant, revêtu d'une soutane, d'une aube et des vêtements sacerdotaux catholiques, y compris la barette à trois cordes, s'avance portant le calice couvert du voile. Il est précédé d'enfants de chœur en soutane rouge et en surplis, portant les cierges allumés et l'encensoir. Les chantres sont également revêtus de soutanes noires et de surplis. Le chant de l'office est le chant grégorien. L'épître, l'évangile sont récités à droite et à gauche de l'autel. A l'offertoire, le diacre verse le vin et l'eau dans le calice ; on encense l'autel. Au *Sanctus*, à l'élévation, les enfants de chœur font retentir leur sonnette. En un mot, tous les rites extérieurs de la messe sont scrupuleusement observés. Hélas ! il n'y a encore que l'extérieur ; mais il est évident que, chez un peuple religieux comme le peuple anglais, la logique doit amener, tôt ou tard, à cette conclusion qu'il faut aller jusqu'au bout et se ranger, dans le véritable bercail de Jésus-Christ, sous la houlette du pasteur suprême. Nous souhaitons ardemment qu'il en soit bientôt ainsi.

Le clergé catholique, respecté par tous, est devenu, depuis ces dernières années, très populaire parmi les ouvriers de Londres. Cette popularité est due surtout à l'influence du cardinal Manning. Quand on parle du Cardinal, sans désignation de nom, pour les classes lettrées, il s'agit du cardinal Newmann, mais, pour le peuple, c'est le cardinal Manning. Les ouvriers le connaissent tous ; ils l'ont vu, monté sur une voiture de marchande des quatre saisons, haranguer les grévistes ; ils l'ont trouvé dévoué à leurs intérêts et ils lui sont profondément reconnaissants de son intervention en leur faveur. Les prêtres catholiques partagent cette popularité, parce que les ouvriers voient en eux les collabq-

rateurs et les amis du Cardinal et, par conséquent, les amis des ouvriers et des pauvres.

LES FRÈRES DE LA CHARITÉ

L'École de Réforme de Montréal

(Suite).

La visite de l'école de Réforme nous permettra de voir comment les frères de la charité ont rempli la mission qu'ils avaient acceptée.

Tout d'abord, rien n'indique en entrant dans le vaste établissement de la rue Mignonne où ils sont établis, que l'on arrive dans une maison destinée à des condamnés et à des détenus. Ni grilles, ni verroux; la cour, avec ses parterres garnis de fleurs en été, a un aspect riant qui ne laisse pas soupçonner la nature de l'institution. On sonne, le frère portier vous reçoit et vous fait entrer dans un salon servant de salle d'attente qui n'a rien de sévère et ressemble à ceux de nos maisons d'éducation. Deux bustes ornent les coins de cette pièce : celui de Pie IX, et celui du bienfaiteur de l'École, M. Berthelet. Aux murs sont placés les portraits du Souverain Pontife et de Mgr Fabre, archevêque de Montréal, qui n'a cessé de témoigner aux Frères de la Charité la plus grande sympathie et de leur donner les encouragements les plus vifs. C'est là que nous nous trouvons en présence du frère Hilduald, le supérieur actuel et le successeur du frère Justinien. Il n'a pris la direction de l'École que depuis quatre ans : mais grâce à la longue expérience qu'il a acquise en Belgique, pendant qu'il était à la tête de l'asile des aliénés de Ghislain, un des plus importants de ce pays, si remarquable par la supériorité de ses établissements charitables, il a immédiatement montré ses hautes qualités d'administrateur.

La visite commence par les classes placées au second étage et qui, comme nous l'avons dit, sont fréquentées, selon l'âge des enfants placés à la Réforme, plus ou moins longuement chaque jour. Les apprentis employés aux ateliers y passent une heure, les autres enfants y restent de six à sept heures.

Les classes sont au nombre de dix. Elles sont vastes, bien aérées et bien éclairées. A notre arrivée tous les enfants se lèvent. Leur tenue et leur physionomie ne trahissent pas, nous le constatons

avec plaisir, la cause de leur séjour dans la maison. Ils ont le regard assuré, la figure ouverte. Leurs devoirs autant que nous avons pu en juger dans un examen rapide, sont satisfaisants. La plus grande difficulté pour le professeur est de se rendre compte du degré d'instruction de son élève : en général cette instruction est faible. La plupart ont peu ou mal suivi les écoles et il faut recommencer leur éducation par les premiers éléments. Le plus important est d'arriver à donner du plomb à ces têtes évaporées, habitués à la dissipation, au vagabondage sous toutes ses formes.

Mais la patience des frères est inaltérable et le plus souvent elle triomphe et parvient à fixer l'attention de ces enfants transplantés dans un milieu si différent de celui où ils ont jusqu'ici vécu. La transition est brusque, et les débuts ne sont pas toujours aisés. Cependant ce n'est pas la bonne volonté qui manque, car les enfants sentent promptement que le meilleur moyen d'abrégier leur temps de correction, c'est de contenter leurs professeurs et de répondre, par leurs efforts, aux excellentes leçons de leurs maîtres.

On leur enseigne d'abord les premiers éléments, la lecture, l'écriture, la grammaire, le calcul, l'histoire, la géographie. On y joint des notions générales de manière à ce qu'ils aient, en sortant de la Réforme, une connaissance des termes usités dans le commerce ; enfin il y a un cours d'anglais. Les apprentis sont repartis en sept classes dont une consacrée à l'étude de la langue anglaise. L'instruction religieuse est donnée à la fois par l'étude de l'Histoire Sainte et par l'enseignement du catéchisme dont le chapelain s'occupe d'une manière spéciale ; car à cet égard, les malheureux enfants placés à la Réforme n'ont trop souvent que des notions incomplètes. Un certain nombre même n'ont pas encore fait leur première communion ; à peine savent-ils leurs prières, et leur éducation religieuse est le plus souvent nulle.

Voilà un des bienfaits de cette maison qu'il est indispensable de signaler et sur lequel on ne saurait trop attirer l'attention. Le développement des sentiments religieux, les bonnes résolutions qu'inspire la piété à une âme chrétienne, dans la ferveur du jeune âge, sont un des meilleurs moyens de corriger ces natures dévoyées que tout conspire à entraîner vers le mal.

La congrégation de la sainte Vierge, instituée dans cette mai-

son, a produit beaucoup de bien ; et le secours puissant de la Mère de Dieu, si justement appelée « le refuge des pécheurs, » s'est manifesté fréquemment par des exemples qu'il serait trop long de rappeler ici, malgré leur caractère édifiant. En voici un cependant que l'on nous a raconté. Il s'agit d'un jeune détenu qui souffrait cruellement du pied et ne pouvait marcher qu'avec des béquilles. Amené le soir d'une fête de la sainte Vierge à la congrégation, il fut soudainement guéri grâce aux prières des membres de cette pieuse association. La confiance des Frères de la Charité en leur patronne ne saurait être trop grande, tant ils en ont éprouvé les heureux effets.

(A suivre)

CHRONIQUE

* * Demain, premier dimanche du mois, il y aura réception à l'archevêché, à 8 heures du soir.

* * Ordination à la cathédrale par Monseigneur l'archevêque de Montréal, le 28 octobre 1892.

Ordres-Mineurs : J. J. Gnam du diocèse de London, Ont. ; A. F. Kelley du diocèse de Peterborough.

Ordination à la cathédrale par Monseigneur l'archevêque de Montréal, le 30 octobre 1892.

Sous-Diaconat : MM. J. J. Gnam, London ; A. F. Kelly, Peterborough.

Diaconat : MM. G. A. Fonrouge, Montréal ; G. W. Clark, E. J. Dougherty, Dubuque ; L. H. Comeau, Nicolet ; B. F. Redihan, Providence ; A. J. Barry, D. J. Sheehan, Springfield ; A. J. Dérôme, F. X. T. Goyette, Valleyfield.

* * La *Semaine Religieuse* accuse réception du douzième rapport annuel de l'hôpital Notre-Dame de Montréal. C'est une brochure contenant de très utiles renseignements et une série de plans des bâtiments de l'hôpital qui permettent de se rendre compte de son importance et de la distribution de tous les services. C'est une heureuse pensée de donner ainsi au public une connaissance complète de cette maison si admirablement desservie par les sœurs Grises de Montréal.

On y a joint la liste des dons et legs faits à l'hôpital depuis son établissement avec les noms des bienfaiteurs, celle des dames patronesses, des gouverneurs, du bureau d'administration, et un tableau très complet et fort instructif, au point de vue statistique des maladies et accidents traités à l'hôpital du 30 juin 1891 au 1er juillet 1892 ; enfin l'état financier pour la même période, recettes et dépenses.

C'est un ensemble de documents qu'il est utile de faire connaître pour montrer la bonne administration de l'hôpital Notre-Dame.

*** Voici, d'après un relevé dressé au mois dernier par M le chanoine Piché, curé de Lachine, le résultat du recensement de cette paroisse.

Il y a 763 familles catholiques, dont 609 dans la ville et 154 dans la campagne. Les communians, y compris le couvent et le noviciat des Pères Oblats, sont au nombre de 2,900 ; le nombre des communians à l'église paroissiale est de 2,550.

Depuis le recensement de 1891, la ville a augmenté de 22 familles, et la campagne de 11.

Ces chiffres ne comprennent pas les fideles qui vont travailler pour quelque temps dans les grandes manufactures de Lachine. Les résidents seuls y sont comptés.

La population de la ville de Lachine est un peu différente de celle des autres petites villes du Canada. On y trouve dix-sept nationalités diverses : Canadiens, Anglais, Irlandais, Ecossois, Français, Belges, Italiens, Autrichiens, Américains, Suédois, Norvégiens, Polonais, Allemands, Finlandais, Nègres et Sauvages. Malgré les mœurs et les coutumes différentes de tous ces étrangers, la paix et la bonne harmonie ne cessent de régner dans cette localité.

*** M. l'abbé Tétreau, du collège de St-Hyacinthe, a célébré, ces jours derniers, le cinquantième anniversaire de son ordination au sacerdoce. Il a été à cette occasion l'objet d'une fête touchante de la part de ses confrères et des élèves de l'institution.

*** Le P. Liberatore, le célèbre philosophe de la Compagnie de Jésus est mort à Rome le 18 octobre dernier dans la maison de la Civiltà Catholica. Il était né à Barile dans les Pouilles.

*** *Le nouveau général des Jésuites.* — Le R. P. Louis Martin, élu le 2 octobre au monastère de Loyola, général de la Compagnie de Jésus, est âgé de 46 ans ; il naquit à Melgar, dans la province de Burgos, le 19 août 1846, et entra dans la Compagnie en 1864. C'est à Loyola qu'il fit ses deux années de noviciat. Au mois de septembre 1868, le P. Martin vint en France pour y commencer ses études de philosophie scolastique, dans la maison de Vals, près du Puy, au milieu des Pères français de la province de Toulouse. Il n'y resta qu'un an, et fut de là envoyé à Poyanne, dans le département des Landes, qui abrita pendant plusieurs années les Jésuites espagnols exilés. Tour à tour, directeur, à Bilbao, d'une revue intitulée le *Sacré-Cœur*, recteur de l'Université de Salamanque en 1871, provincial de Castille en 1885, il était appelé à Fiesole, le 21 avril 1891, en qualité de substitut de l'assistance d'Espagne. C'est dans l'exercice de cette charge qu'il déploya les talents qui attirèrent sur lui l'attention du R. P. Anderledy, auquel il vient d'être appelé à succéder.

* * * On vient d'inaugurer à la cathédrale de Pérouse le magnifique monument, érigé par le comte Loubat, un Français, en l'honneur du Pape Léon XIII. Les critiques d'art des principales feuilles italiennes louent le style et l'exécution de ce monument.

* * * Le Congrès Catholique réuni à Séville le 18 octobre dernier a adopté une adresse au Pape pour protester contre la privation du pouvoir temporel. 21 évêques espagnols, 500 prêtres et 2000 laïques ont pris part au Congrès qui a reçu les adhésions des catholiques de Lille (France), des catholiques allemands et de l'évêque de Liège.

* * * Dans l'effroyable invasion du choléra, qui a décimé Hambourg, ce qui a, dès le début, aggravé la situation, c'est le manque de personnel infirmier. Toute cette contrée de l'Allemagne, qui comprend les villes hanséatiques, le Slesvig-Holstein et le Mecklembourg, est le domaine exclusif du protestantisme. Les catholiques n'y existent qu'à titre d'exception. Par conséquent, il n'y a ni couvents, ni hôpitaux religieux. Dans la situation grave, où se trouvent les administrateurs des hôpitaux et les particuliers de Hambourg, l'autorité communale a demandé du secours à la maison-mère des Sœurs grises de Breslau. Au premier appel, toutes les Sœurs, qui n'étaient pas retenues pour le service des hôpitaux de Breslau, ont pris l'express de Hambourg, alors que les Hambourgeois mêmes fuyaient par milliers leur ville natale et que tous les trains, arrivant à Hambourg, étaient absolument vides. Les médecins, ainsi que les malades et leurs familles, ont salué les Sœurs comme des anges de salut.

* * * Le *Messenger* dit que Mgr Vaughan, archevêque de Westminster, aurait reçu avis de son élévation au cardinalat. Le journal anglais fait observer que l'Angleterre posséderait ainsi son troisième cardinal et son second lord-maire catholique depuis la Réforme, et il ajoute : « En vérité, les temps sont changés depuis le jour où Henri VIII apprenant que le Pape avait destiné le chapeau de cardinal à l'évêque Fisher, s'écriait : « Que le Pape lui envoie son chapeau, moi, j'aurai soin de lui entever la tête pour qu'il ne puisse pas le porter. »

AUX PRIERES

Pierre Narcisse Gauthier, Montréal.

VIN DE MESSE

Fabriqué par les RR. PP. Trappistes d'Oka.

Les RR. PP. Trappistes d'Oka ont déposé chez

M. ALBERT GAUTHIER, 1677 rue Notre-Dame,
leur vin de messe. M. Gauthier en est le seul dépositaire.

ARBOUR & LAPERLE, Imprimeurs, 191 et 193, rue St-Urbain, Montréal.